

Vers une réalité élargie. Se situer entre savoirs et expériences : trouver sa voix propre et l'inter-relier

Mélodie Faury

▶ **To cite this version:**

Mélodie Faury. Vers une réalité élargie. Se situer entre savoirs et expériences : trouver sa voix propre et l'inter-relier. Editions science et bien commun. Injustices épistémiques, , A paraître. halshs-02941023v2

HAL Id: halshs-02941023
https://shs.hal.science/halshs-02941023v2

Submitted on 6 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Auteure : Mélodie Faury

Titre : Vers une réalité élargie. Se situer entre savoirs et expériences : trouver sa voix propre et l'inter-relier

Mots-clés : *standpoint epistemology*, inégalités épistémologiques, savoirs situés, démarche participative, épistémologies féministes

Texte

Mes remerciements chaleureux à Natasia Hamarat en particulier, pour sa disponibilité, sa finesse et sa vigilance, et à la / au deuxième évaluateur.e anonyme pour le tact et la précision de ses retours, ainsi qu'à tou.te.s les participant.es du colloque de Namur en 2018, pour la qualité des conversations scientifiques, collectives et inter-individuelles, sur les questions d'injustices épistémiques. Un grand merci à Léna Dormeau, Yosra Ghliss et Marc Jahjah pour nos échanges revigorants, vitalisants, qui font circuler les mots pour dire autrement ce qui est vécu, et dès lors ouvrent la possibilité d'imaginer de nouveaux agencements et de nouvelles formes de « dé-capture ». Merci à Emmanuelle Sonntag et Anthony Pecqueux pour leurs précieuses relectures et pistes ouvertes.

« Think we must ! ». Voici le cri de Virginia Woolf dans le texte *Trois Guinées* (1938) - et repris collectivement dans les *Faiseuses d'histoire* (Despret et Stengers, 2011), dans lequel l'autrice nous mettait déjà en garde sur l'expérience d'*être une femme à l'université*. D'être assignée comme femme à l'université. J'aurais peut-être dû la lire plus tôt. Mais ses écrits ne se seraient pas, alors, accrochés à ma peau et à mon oreille. L'écho de sa voix m'aide à présent à revenir à la mienne et à reprendre contact avec mon expérience vécue, à la mettre en mots.

Dans ce texte, c'est de cette expérience que je pars pour amorcer l'élaboration d'une formulation de la manière dont je suis venue à certaines places dans l'université[1] et de la manière dont les situations dans lesquelles je suis prise ou ai été prise fondent et transforment des manières de regarder, d'être au contact avec différentes dimensions du réel, qui pourraient rester des points aveugles s'il n'y avait pas l'épreuve de la friction, du frottement et de la gêne, entre ce qui est de l'ordre du penser et du sentir, entre ce qui est conceptualisé et ce qui est éprouvé. Je souhaite partager avec vous, autant que possible un témoignage de l'expérience vécue et subjective de la perte de contact avec son expérience et de la silenciation - où ce qui est perçu par le corps, les frottements éprouvés ne trouvent pas de mots pour s'exprimer : ni les siens, ni ceux des autres - vers la réappropriation d'une voix propre, d'une voix différente (Gilligan,1982), qui trouve un

[1] De ce point de vue, l'exercice s'approche de la socio-analyse telle que peut la déployer par exemple un auteur comme Didier Eribon dans son livre *Retour à Reims* (2009), pourtant ce n'est pas l'approche que je privilégierai ici, comme précisé ensuite.

langage pour dire un réel ancré et situé qui résonne avec d'autres expériences vécues, et met à jour des trames de vécus collectifs. L'expérience s'exprime dans un geste individuel qui consiste en fait à rejoindre le collectif par la nécessité d'exprimer « ce qui ne trouve pas sa voix », « ce qui ne peut se dire seule face à l'ordre des choses », « ce qui n'existe pas socialement tant que plusieurs voix et expériences ne se sont pas rejointes » pour déployer l'ampleur systémique de situations apparemment distinctes (Mathieu, Mozziconacci, Ruault et Weil, 2020)[2].
La reprise de contact avec son expérience vécue (Laugier, 2007) de chercheuse peut dès lors constituer le prémisse d'une profonde transformation épistémologique – que la réflexivité ne suffit pas à initier si elle ne nous relie qu'à nous-mêmes[3] - et par là-même être à la source de nouvelles connaissances scientifiques, de nouvelles pratiques collectives et plus fondamentalement, de nouvelles façons d'*être* au monde - délaissant toute prétention à l'objectivité et à la neutralité pour déployer la vitalité des savoirs situés, reliés, ancrés (Zitouni, 2017).

Je m'inspire d'une part de l'exercice d'auto-socioanalyse (Ernaux, 2003 ; Eribon, 2009) ou de l'autobiographie raisonnée (Draperie, 2010), comme les déploient par exemple les pratiques d'éducation populaire en mêlant et démêlant « petite histoire » (parcours individuel) et « grande Histoire » (événements collectifs), en me focalisant ici sur la question de ma socialisation primaire et secondaire à l'objectivisme et à la neutralité, me préparant à entrer « en Science » (comme système, comme institution, comme rapports de pouvoir, comme pratiques professionnelles, etc.), puis sur les environnements et supports nécessaires à la déconstruction de ces normes, projections pré-construites, voire idéaux ou utopies.
D'autre part, je choisis d'hériter des pratiques féministes consistant à se raconter les expériences vécues afin d'essayer de saisir comment cette manière de « venir à la recherche et à l'université », qui a situé une première manière d'entrer en relation avec « la Science », est déstabilisée par l'expérience vécue d'un quotidien dissonant. L'épreuve des frictions amène à reconsidérer les normes, les valeurs, les représentations qui importent, au-delà des socialisations premières. Ce chemin critique est impossible sans nouvelles alliances.
La déliaison de cette relation première s'éprouve dans la pratique quotidienne de la science[4] et plus généralement du travail à l'université, par les violences ordinaires vécues (Lemoine, 2017) dans l'exercice du travail vivant (Dejours, 2009). L'un des enjeux principaux de cette manière de se raconter à d'autres est de percevoir à l'œuvre, au cœur de la multitude des histoires individuelles, des logiques normatives et de pouvoir, des mutations institutionnelles, politiques et idéologiques

[2] L'enjeu du rapport entre expérience personnelle et dimension collective fait précisément l'objet d'un numéro spécial de la revue Nouvelles Questions Féministes (2020), intitulé « Partir de soi : expériences et théorisation », et coordonné par Marie Mathieu, Vanina Mozziconacci, Lucile Ruault et Armelle Weil : https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2020-1.htm

[3] J'ai commencé à préciser cette idée en juin 2020 dans le billet suivant, du carnet de recherche collectif les *Espaces réflexifs* : https://reflexivites.hypotheses.org/12195

[4] Cette épreuve de la pratique de recherche fait l'objet de mon travail de thèse auprès des doctorant.es en biologie expérimentale (Faury, 2012).

qui dépasse largement l'individu et sa situation individuelle[5], mais qui l'impacte chaque jour, dans son corps et dans son esprit, dans l'ordinaire, voire dans l'infra-ordinaire (Dupont, 2014 ; Laval, 2003 ; Readings, 2013, Pignarre et Stengers, 2005).
Réussir à dire l'expérience vécue, par-delà la silenciation, c'est parfois la condition de la survie, physique et mentale, par l'activation d'autres possibles et notamment par l'appel à la vitalité de la révolte face aux violences ordinaires et aux rapports de domination de « l'ordre social ». En s'ancrant dans l'expérience ordinaire, l'éphémère, les silences, les voix, les dits, non-dits et indicibles, le langage des corps et la texture des êtres, il devient possible d'explorer des formes de l'écriture et de la parole qui déprotègent et reconnaissent la fragilité en même temps qu'elles s'inscrivent dans le désir et la puissance collective, au-delà des « alternatives infernales »[6] qui nous sont opposées. Trouver les mots et les espaces pour dire l'expérience vécue située - tâche difficile, parfois risquée et éprouvante -, c'est alors dépasser les injustices épistémiques qui structurent nos métiers (Fricker, 2007), élaborer de nouveaux savoirs et renouer avec une puissance politique collective qui nomme ce qu'il importe de considérer dans nos pratiques et nos relations (Macé, 2016 ; Macé, 2017 ; Macé, 2019 ; Porcher et Despret, 2007).

> « Les épistémologies du *standpoint* visent à reconnaître que le lieu depuis lequel on produit des savoirs est en partie subi et hérité (on est « mises en situation »). Il ne s'agit pas de relativiser les points de vue, mais de se ressaisir activement et collectivement des identités sociales depuis lesquelles on parle, pour revendiquer un « positionnement actif à partir d'un "être positionné" qui est partiellement subi » (Puig de la Bellacasa, 2012a : 171). (…) Les expériences des femmes sont, dans une société patriarcale, capitaliste et raciste, morcelées. Pour autant, les *standpoints* ne sont pas (des agrégats) individuels, ils sont une construction critique et collective dont la finalité est politique et dont l'unification se manifeste dans la mobilisation et l'action. » (Mathieu, Mozziconacci, Ruault et Weil, 2020)

[5] A l'instar de l'effet de révélation des prises de parole #Metoo d'une trame de pouvoirs à l'œuvre qui dépasse chaque histoire individuelle : l'épiphénomène n'en est plus un dès lors qu'il permet, par la démultiplication des témoignages, d'accéder à l'analyse de la dimension structurante de rapports de pouvoir, eux-mêmes entretenus par des structures, des idéologies et des institutions qui les entretiennent par leur manière-même de fonctionner ou de dysfonctionner.

[6] Je reprends ici l'expression de Philippe Pignarre et Isabelle Stengers utilisée dans leur livre *La Sorcellerie capitaliste* (2005). Les « alternatives infernales » sont des manifestations du capitalisme, elles « font ainsi disparaître les principaux acteurs et créent des situations où il semble que l'on n'ait plus affaire qu'à des mécanismes sans responsables identifiables. Il n'y a donc plus d'ennemi concret sinon soi-même (ses incompétences, ses difficultés, ses limites, etc.) (…) Le capitalisme n'est pas la situation la plus simple et la plus naturelle dans laquelle les humains inventent leur vie collective. Il doit au contraire être saisi comme un événement qui a besoin d'être en permanence entretenu, ré-axiomatisé. » Pignarre, 2004, en ligne : https://www.cairn.info/revue-mouvements-2004-2-page-40.htm

> « Une histoire féministe est un début possible. Peut-être parviendrons-nous à faire saisir la complexité de cet espace militant qu'est le féminisme en décrivant comment il devient un objet du sentiment, un lieu d'investissement, une manière d'être au monde, de donner du sens à notre rapport au monde. À quel moment 'féminisme' est-il devenu un mot qui vous parlait — un mot 'parlant' et qui parle de vous, de votre existence, voire une parole qui vous fait exister ? Un mot dont le son est aussi le vôtre ? De quelle manière nous rassemblons-nous en nous rassemblant autour de ce mot, comment nous lions-nous en nous liant à lui ? » (Ahmed, 2012)

1. Traverser les sciences : la fin de la neutralité

Ce que je voudrais ici vous raconter ce sont les différents moments de mon parcours à partir desquels j'ai remis en cause la neutralité des valeurs en science, la neutralité politique de la science et l'idéologie de l'objectivité (Stengers, 1997 ; Brière, Lieutenant-Gosselin et Piron, 2019). Mais avant cela, il faudrait pouvoir comprendre la manière dont une socialisation première forte, primaire (enfance et parcours scolaire notamment) et secondaire (à l'âge adulte), a conditionné un rapport initial aux sciences, et notamment à l'idéologie de leur objectivité et de leur neutralité.

> « le désir est révolutionnaire parce qu'il veut toujours plus de connexions et d'agencements », Deleuze et Parnet, 1977.

J'interprète aujourd'hui ce parcours comme la recherche - en mouvement perpétuel - d'une posture épistémologique ancrée, située et reliée, qui puisse mettre en résonance l'élaboration de savoirs inhérente à la recherche, avec une expérience vécue et ressentie par le corps de la pratique quotidienne de la recherche, mais aussi avec le sens de la pratique professionnelle comme contribution à des agencements désirables (au sens de Deleuze, 1977), autrement dit à des mondes désirables (Starhawk, 2019), sans que cette posture n'entretienne des frictions, des dissonances cognitifs et sensorielles. Au moment où j'écris, je suis enseignante titulaire de l'Université de Strasbourg, en tant que PRAG (professeure agrégée des universités), et j'enseigne en études de sciences, en biologie, en géologie, je forme aux sciences ouvertes et j'exerce une charge de mission sciences-société auprès de la vice-présidence *Sciences en société*. Je n'ai pas de temps disponible pour la recherche sur mon temps de travail rémunéré.

Des études en biologie moléculaire et cellulaire (2003-2008)

> « individus ou groupes, nous sommes tous faits de lignes », Deleuze et Parnet, 1977.

J'ai commencé par m'inscrire dans la lignée paternelle (père, grand-père et au-delà même arrière-grand-père), encouragée en cela tant par ma mère que mon père, respectivement enseignant.es dans le secondaire en mathématiques et dans le supérieur en physique. Ce que cette lignée déploie et prescrit était en accord dans les années 1980-90 avec ce qui était renforcé socialement comme

étant désirable, valorisant et donc qui devaient m'offrir une sécurité matérielle, liée notamment au statut de fonctionnaire : un parcours scolaire scientifique (filière S) dès le lycée général, puis des études supérieures – faites dans des conditions socio-professionnelles privilégiées. Les critères de la « réussite », tant familiale que sociale, était en phase et ma socialisation première m'amena à suivre des études me formant à la recherche en biologie moléculaire et cellulaire, tierce voie pacifique entre la physique et les mathématiques. Mes pratiques liées aux sciences étaient ainsi placées à distance de la société et de ses enjeux. Elles m'inscrivaient dans des dispositifs dont les valeurs m'étaient littéralement familières, ne créant ainsi *a priori* aucun conflit ni de normes – avec l'institution, ni de loyautés – avec le milieu familial. J'étais préparée à faire corps.
Pourtant, je n'adhérais pas à l'idée qui voulait que l'éthique ou les relations avec « la société », et « ne fasse pas partie de nos questions » en tant que biologistes. En quelque sorte, *une part (ou des lignes) en moi* refusait l'idée que l'on pouvait être neutre, en tant que sujet, mais également en tant que communauté (« les biologistes »), du point de vue de ce que l'on était en train de faire dans nos métiers et de son impact dans la société.
J'ai quitté temporairement le domaine de la biologie moléculaire et cellulaire à la fin de mon Master (année de césure en 2006-2007) en grande partie à cause de ce problème-là.
Je n'en étais pas encore arrivée à ce moment-là à l'idée que la manière dont les professionnels de la recherche s'organisent pour produire de la connaissance et que les régimes de savoirs conditionne le « produit »-même. Mais par la lecture de *La vie de laboratoire* (Latour et Woolgar, 1979) et l'écoute d'intervenant.e dans notre Master comme Bernadette Bensaude-Vincent, Isabelle Stengers, Michel Morange ou Susan Georges, je touchais du doigt la dimension sociale du sujet connaissant et la dimension politique de toute activité de connaissance (Latour, 1991 ; Stengers, 1997). Quelque chose dans leurs voix, leurs mots, leurs parcours, leurs rapports aux sciences « résonnait », sans que je n'ai eu à l'époque la possibilité de nommer de quoi il s'agissait. Elles et ils venaient à nous, étudiant.es en biologie, avec d'autres mondes possibles, éveillant chez moi un désir de connaître et d'être au contact de ces autres possibles. J'étais interpellée, troublée. J'ai alors commencé à diversifier mes lectures et à trouver d'autres langages qui me parlaient – à partir notamment des quelques stages effectués en laboratoires - pour dire ce que sont et font les sciences, et qui différaient notamment de celui de la majorité de mes enseignant.es.

S'inscrire dans le champ des études de sciences ou STS (2008-2012)

Je me suis engagée en 2008 dans une thèse en sciences humaines et sociales (SHS), une fois mes études de biologie finalisées, et grâce à la rencontre d'enseignant.es puis d'une directrice qui entendaient et parfois reconnaissaient tant les frictions que le trouble, et m'ouvraient alors des passages ou des espaces pour lui permettre de trouver sa forme. Il s'agissait pour moi d'emblée de me relier autrement à mes ancien.nes camarades de promotion, engagé.es dans des doctorats en biologie, pour comprendre les raisons de leur choix de parcours et leur expérience vécue, en tant cette fois que jeune chercheuse en SHS, et afin de poursuivre ainsi le geste réflexif amorcé par mon départ, comme un pas de côté. J'ai cherché dans le même temps des espaces

d'interdisciplinarité pour mettre à l'épreuve ce fameux rapport « à la Science » par la multitude des sens que ce terme peut recouvrir.
La découverte des STS (*Science et Technology Studies*) ou « études de sciences » m'a donné l'espace pour poursuivre mes questionnements sur « ce que signifie être biologiste », et affermir ma vision de la pratique de recherche comme une pratique non neutre. Les études de sciences[5] sont constituées par un ensemble de travaux pluridisciplinaires, qui prennent les sciences comme objet d'étude : les sciences entendues comme pratiques, comme institutions, comme histoires, comme acteurs, comme politiques aussi, comme financements, etc. A priori, l'on peut penser qu'il s'agit d'une pratique de recherche où l'on est nécessairement réflexif, dans la mesure où nous sommes à la fois pris dans le fonctionnement des sciences et que nous prenons les sciences comme objet de recherche. *A priori*. Car ce n'est en fait pas toujours le cas, ni individuellement, ni collectivement. En plongeant dans les STS, j'ai exploré une multitude de travaux convergents vers l'idée de la non neutralité de la science, et élaborés depuis des décennies[7]. Pour entendre et percevoir cela, il « suffisait » de ne plus être autosuffisant en tant que scientifique, en l'occurrence en tant que biologiste, et de s'ouvrir à une certaine critique des sciences qui pointent notamment leur construction historique, mais aussi leur caractère situé. Les travaux qui m'intéressèrent le plus, porteur d'une vision externaliste, en sociologie, histoire ou en philosophie des sciences, démontrent que les différentes manières de faire de la science et de la recherche, dans différents contextes de production des savoirs, différents régimes de savoir, ont un effet sur le savoir produit.

Faire face à l'absence de poste et de place pour certaines perspectives, donc à l'absence de légitimité professionnelle (2012)

Autre expérience vécue importante : l'absence de place, l'absence de postes, l'absence d'endroits pour venir *travailler*. Restons très pragmatique : quand vous n'avez pas de bourse de thèse, de post-doctorat ou de poste de recherche, vous ne pouvez pas développer la perspective qui vous importe. Certains points de vue, certaines voix, certaines manières d'être en contact avec les sujets de recherche n'arrivent ainsi pas à exister tout simplement par l'absence « de crédits » : de moyens financiers et/ou de légitimité (au regard de certaines valeurs qui guident la pratique scientifique et/ou la gouvernance de la recherche) qui leur sont accordés. Nous arrivons ici à la question de la matérialité de la recherche, à ses conditions d'existence, aux manières dont s'opère matériellement la pression de sélection sur les différentes perspectives portées par les chercheur.ses, sur leur différentes manières de se situer. Ainsi, certaines voix précieuses sont effacés (partiellement ou totalement) par la fatigue et la résistance qui s'use à vouloir les maintenir coûte que coûte face à des oppositions - qui sont en fait la plupart du temps passives : de l'inertie ou de l'absence de soutien. Ce mécanisme systémique est celui de la résistance à la modification de l'ordre des choses et pose des questions cruciales en termes de mobilisation collective nécessaire : par exemple, comment élaborer une science inspirée des perspectives décoloniales, féministes et subalternes

[7] Voir les quatre éditions successives du *Handbook of Science and Technology Studies* : 1977, 1995, 2008, 2017 (Felt, Fouche, Miller et Smith, Doerr, 2017).

dans un contexte néolibéral et productiviste, où la concurrence face à des ressources limitées s'accroit, où les rythmes s'accélèrent, où l'on égrène les épuisements professionnels et où la précarisation de la recherche fragilise toute prise de risque et toute position critique, où la connaissance est produite seulement par ceux qui ont la possibilité (le privilège, la chance) d'entrer puis de rester au sein de l'université et où les espaces hors université sont le plus souvent très concrètement dépourvus de moyens (sans parler de la délégitimation qui peut s'opérer à partir de la « recherche instituée », c'est-à-dire à partir des normes au pouvoir) ?
Cette critique quant aux injustices épistémiques s'associe d'une critique liée à l'impunité des comportements oppressifs « ordinaires », violence ordinaire ou infra-ordinaire, en cela qu'ils jalonnent le quotidien des personnes n'appartenant pas aux normes dominantes, et qui découragent, épuisent l'énergie des individus, jours après jours, souvent isolés, qui finissent parfois par renoncer à un milieu professionnel qui leur dit si souvent qu'elles et ils n'ont pas la figure ou « l'étoffe » requise[8].
J'ai renoncé momentanément à la recherche, par l'absence de financement par l'ANR de deux projets de recherche, hébergeant deux post-doctorats que j'avais eu la chance que l'on me propose. J'ai cherché un autre emploi.

Devenir femme à l'université (2012-2018)

Ce que je vois que vous ne voyez pas, et tout ce que je ne vois pas
Ce qui me touche et qui ne vous touche pas et tout ce qui ne me touche pas
Ce que je dis et ce que je ne dis pas et tout ce que je voudrais dire sans le pouvoir
Parle-je avec ma propre voix ou « au nom de la science » ?

Malgré les bouleversements épistémologiques majeurs induits par mon passage de la biologie moléculaire vers les STS, je n'en étais pas encore arrivée à l'idée que le fait d'être une femme, et/ou une occidentale et/ou encore appartenant à une classe sociale me donnant le privilège des études supérieures et/ou valide et/ou reliée au trauma colonial par la postmémoire[9] et/ou

[8] Voir sur ces questions le travail de Sara Ahmed, et notamment son prochain livre à portée politique et pour l'action collective *Complaint* (https://www.saranahmed.com/complaint) : *"This talk draws on interviews conducted with staff and students who have made complaints within universities that relate to unfair, unjust or unequal working conditions and to abuses of power such as sexual and racial harassment. It approaches complaint as a form of diversity work: the ordinary and often painstaking labour of trying to transform institutions so they are more accommodating. Making a complaint requires becoming an institutional mechanic: you have to work out how to get a complaint through a system. It is because of the difficulty of getting through that complaints often end up being about the system. Sara Ahmed explores the significance of how complaints happen "behind closed doors," and shows how doors are often closed even when they appear to be opened.'*

[9] Sur la *postmémoire* voir les travaux de Marianne Hirsch (2014) : « Le terme de postmémoire décrit la relation que la « génération d'après » entretient avec le trauma culturel, collectif et personnel vécu par ceux qui l'ont précédée, il concerne ainsi des expériences dont cette génération d'après ne se « souvient » que par le biais d'histoires, d'images et de comportements parmi lesquels elle a grandi. Mais ces expériences lui ont été transmises de façon si

hétérosexuelle, etc. constituait en soi un environnement et des agencements à l'origine de la construction d'un point de vue et une manière d'être en contact avec le monde, d'être reliée, ancrée, située.

Au moment de la prise d'un poste de direction à l'Université, ce qui m'est arrivé et qui a eu lieu pour se déployer, c'est « tout simplement » l'expérience de la subalternisation (en tant que femme) qui m'a permis de constater que le point de vue dominant et privilégié depuis lequel je parlais et je regardais le monde jusqu'à présent n'était pas une manière de me relier et de m'ancrer qui me permettait d'avoir une vision la plus diversifiée possible et la plus juste possible de la réalité. Il s'agit d'un point de vue qui cache les autres. Un point de vue dominant qui en recouvre d'autres. Un point de vue dominant qui se découvre tout en même temps dominé.

Je n'avais pas encore connaissance de l'existence des travaux mobilisant notamment les épistémologies du point de vue (*standpoint epistemology*), c'est à dire des épistémologies féministes (Haraway, 1988 ; Harding, 1993 ; Alcoff et Potter, 1993 ; Stengers et Despret, 2011 ; Dorlin et Rodriquez, 2012 ; Puig de la Bellacasa, 2012a ; GenERe, 2018). Ce n'est pas cette partie des STS que j'ai rencontrée en premier, mais bien plutôt les travaux occupant le « centre » des STS (par des hommes blancs occidentaux). Et même si j'avais déjà entendu et lu Isabelle Stengers pendant mes études de biologie moléculaire et ensuite à nouveau, avec bonheur, pour l'air immense qu'elle apportait en philosophie des sciences, je n'apercevais pas encore l'ampleur de son point de vue et de sa critique. Je ne comprenais pas « d'où elle parle »[10] car j'étais encore à des kilomètres, encore captive et somnambule du système universitaire capitaliste auquel je contribuais (Laval, 2003 ; Pignarre et Stengers, 2005 ; Readings, 2013 ; Stengers, 2013 ; Dupont, 2014).

C'est ce même déplacement qu'il m'a fallu faire au fil des années (et qui n'est évidemment pas fini, sans cesse renouvelé) - via mon appétence pour les mouvements réflexifs (Faury et Paveau, 2019) -, pour rejoindre ou simplement croiser le point de vue d'autres chercheur.es dont la pensée suscite de bénéfiques pas de côté[11] et tend des antidotes, parfois à la racine même de nos manières

profonde et affective qu'elles semblent constituer sa propre mémoire. ». Sur le trauma colonial, les travaux de Karima Lazali (2018) et Frantz Fanon (1961).

[10] L'ensemble des travaux d'Isabelle Stengers notamment m'a par la suite appris à développer une épistémologie (pragmatique) des conditions d'existence à partir de mon expérience vécue de la recherche puis de la direction d'équipe – devenue direction de service - à l'Université (direction de la Maison pour la science en Alsace, de 2012 à 2018 ; c'est-à-dire gestion de projet à temps plein).

[11] Je pense ici en particulier à Baudouin Jurdant et à Joëlle Le Marec dont la pensée et la parole m'ont accompagnée aux différentes étapes de mon parcours, de la biologie aux STS et dans ma remise en question des grands dualismes occidentaux (Le Marec et Faury, 2020). Je les évoque comme l'élaboration de nouvelles « lignes » (au sens de Deleuze), « lignages » et manières d'hériter, au fil de rencontre des futurs allié.es pour faire exister des possibles, des modes d'existence – nécessairement collectif. Ces rencontres sont des supports, de nouvelles socialisations qui permettent, par la reconstitution de nouveaux entourages, de prendre le risque par ailleurs d'une certaine désocialisation, vis-vis de normes et de valeurs que l'on peut critiquer autrement dès lors que cette critique ne se fait pas dans l'isolement et la prise de risque matérielle trop grande : il faut pouvoir garder les conditions matérielles de la critique, d'une manière ou d'une autre.

de penser, nous amenant à re-lire le monde et nos expériences dans le monde pour peu que nous ne campons pas dans nos certitudes et positions de confort.

L'expérience vécue, parfois, peut susciter des déplacements de focale similaires via des dissonances fortes (voire violentes – « on ne comprend pas sur le moment ce qui se joue », « on n'arrive pas à voir ce qui se passe dans la situation ») et un « réveil » quant à ce que l'on ne percevait pas initialement – ce à quoi on ne se rendait pas sensible, ou que l'on refusait de considérer, consciemment ou inconsciemment, mais qui soudain s'articule et devient présent, pleinement. Ce que l'on ne peut plus ne pas voir.

« Devenir femme à l'université » donc. Pourquoi pas avant ? C'est là que se situe précisément la question des privilèges : jusque-là, j'avais eu le privilège de pouvoir me projeter dans des études et des débouchés professionnels, du fait de mon propre parcours, de ma classe sociale, de ma position géographique, de ma couleur de peau, et grâce aux luttes de générations de femmes qui m'ont précédées, de ne pas me poser la question de ce que cela fait d'être une femme au niveau professionnel – je veux parler d'« être une femme » en tant qu'assignation. Ce n'était pas encore une question. Je me sentais à ma place dans un monde éducatif qui me considérait comme une étudiante parmi d'autres étudiants. Et en soi, c'est déjà une victoire historique considérable.

C'est en prenant un poste de direction que je me retrouvée en situation d'être *remise à ma place*, d'être assignée à une place dont je n'avais pas perçu les frontières jusque-alors. Ce qui ne signifiait pas que ces murs n'existaient pas avant : cela signifiait que jusqu'alors j'étais restée à la place que l'on estimait que je pouvais prendre. Tant que l'on ne sort pas des situations assignées, et que l'on se conforme, on ne perçoit pas les murs invisibles (ce qui explique à mon sens le fait que certaines femmes puissent ne pas s'allier au féminisme – « ne percevant pas le problème » ou ne pouvant faire face au problème ; Dworkin, 2012). Et ces murs invisibles sont en brique et bien épais. Mais cela signifiait aussi rétrospectivement que j'avais eu la possibilité (le « luxe ») de fermer les yeux sur un *continuum* de violences ordinaires qui n'existaient pas seulement depuis que je prenais conscience de leur existence et qui existe pleinement pour une multitude d'autres.

Le moment où j'ai été fermement remise à ma place, c'est donc le moment où j'ai occupé une position semi-dominante (directrice de service, poste de cadre intermédiaire) dans une université à la gouvernance occidentale, patriarcale et majoritairement blanche. Position que l'on m'avait pourtant attribuée, mission que l'on m'avait pourtant confiée. Et soudain on me disait violemment et sourdement : « non mais attends un peu, tu n'es qu'une femme. Donc il va falloir te comporter de telle manière. Tu ne peux pas parler de telle manière. Et si nous le voulons, nous pouvons te faire disparaître, symboliquement ». Et la violence de l'expérience fait apparaître en même temps toutes les situations, passées et présentes, dans lesquelles la violence est ordinaire, invisible, indicible. Un *continuum* (Allport, 1954), dont on retrouve les échos dans les témoignages de nos collègues quand ils sont écoutés et entendus, et parfois dans des récits, fictionnels ou réels qui nous parviennent, lorsqu'ils sont publiés (par exemple : de Vigan, 2009 ; Herter, 2018 ; Hirigoyen, 2018 ; dimay, 2021).

> « L'idée de départ est que la personne en face n'est pas légitime et l'on construit ensuite les preuves de cette non-légitimité, au regard des autres. Laisser parler, ne pas regarder, ne pas répondre aux mails (mais répondre rapidement à la même demande envoyé par mail par LE collègue, systématiquement), faire comme si la personne n'existait pas, la faire disparaître par le regard, provoquer cette sensation d'être une femme invisible dans une pièce car l'homme dans la pièce ne vous salue pas, ne vous parle pas, ne vous regarde pas, vous traverse par son regard, comme si vous n'existiez pas. Techniques d'invisibilisation, d'extinction de l'autre : non réponse, non regard. » (autrice anonyme, 2018[12])

> « On trouve énormément de témoignages venant d'enseignantes-chercheuses qui dénoncent les comportements sexistes de collègues qui se trouvent en position de pouvoir vis-à-vis d'elles : elles sont non-titulaires et ils sont titulaires, elles sont doctorantes et ils sont directeurs de thèse ou en comité de suivi, elles sont MCF et ils sont PU. Le genre croise et produit alors de façon consubstantielle d'autres rapports de pouvoir, ce qui rend les phénomènes de domination d'autant plus brutaux et les manifestations de l'asymétrie particulièrement aiguës. » (autrice anonyme, 2020[13])

Cette « révélation féministe» m'a permis de comprendre, que moi-même j'exerçais des violences symboliques en tant que supérieure hiérarchique dans une équipe. Comme pour tout point aveugle, il est long et difficile de les circonscrire. Violence par la prise de parole, par le corps, par le rythme imposé. Atmosphères irrespirables. Cette prise de conscience des violences que l'on inflige dans les positions dominantes que l'on occupe socialement (collectif Mwasi, 2018), c'est aussi la prise de conscience des points de vue effacés, des points de vue invisibles et des paroles indicibles.

> « Oui, l'atmosphère, au sens du souffle des choses et des têtes et de tous les flux intangibles, peut-être plus aliénante que les contraintes objectives, ou bien, au contraire plus émancipatrice que les droits et les luttes. Elle est l'expérience première du monde. (…) Et quand la logique comptable absolutisée défait ainsi les solidarités, les collégialités, les vocations et les précautions de ceux qui aim(ai)ent ce qu'ils font, quand elle colonise même les dernières enclaves dérogatoires vouées encore au bien commun, services publics ou aides sociales, c'est la simple raison d'être au travail qui disparaît. (…) Seul pourrait briser cette spirale, et révéler la supercherie, un lien collectif non comptable entre les employés ». (Cusset, 2018)

> « Des salves de messages s'entassent dans les têtes. Et soudain Colombe explose : « Tu pourrais nous parler autrement que par voie électronique ! Nous sommes des êtres humains ! » Colombe intervient au nom de l'équipe : « Nous ne voulons pas », « nous voulons te dire ». J'ai des comptes à rendre aux étages supérieurs, suis en contact avec l'intenable, le trop-plein, les injonctions paradoxales et déconnectées. Je suis la longe des directives, source directe de la surcharge, le

[12] « Le rappel à l'ordre – La mise en scène de la relation de pouvoir devant témoins », *Espaces réflexifs* (carnet de recherche). Consulté le 2 septembre 2020. En ligne : https://reflexivites.hypotheses.org/9168
[13] « A l'Université, un homme reste un homme », *Espaces réflexifs* (carnet de recherche). Consulté le 2 septembre 2020. En ligne : https://reflexivites.hypotheses.org/11832

> courant érode mes résistances, m'empêche de trouver des alternatives viables. « Comment souhaitez-vous que l'on communique à l'avenir ? » La souffrance accumulée de Julie retentit à son tour. Elle dit qu'elle dort mal et mange peu, qu'elle traite ses courriers jusque sous la couette, l'ordinateur portable dans son lit, personne ne voit le travail qu'elle abat, tout ce qu'elle sacrifie dans sa vie personnelle, son couple, son corps, elle-même. » (dimay, 2021)

Donc je suis devenue femme, à l'université. « Grâce » à mes collègues, notamment masculins. C'est dans l'université que j'ai fait l'expérience du sexisme, un sexisme ordinaire, invisibilisé, qui ne dit pas son nom mais omniprésent. Un sexisme qui peut assumer de remettre en cause le salaire affiché sous prétexte du genre.

> « Je rencontre le médecin de l'entreprise habilité à délivrer l'attestation pour l'assurance. « Vous venez faire quel métier chez nous, vous êtes secrétaire ? ». Quelques jours auparavant, à celui qui me demandait en toute simplicité de revoir à la baisse le salaire qui m'avait été annoncé - « parce que vous comprenez, on attendait plutôt un monsieur d'une quarantaine d'années » - j'avais proposé de me déguiser. » (dimay, 2020)

Un sexisme qui s'installe dans les petites phrases et les situations humiliantes, qui m'a fait découvrir un certain vécu de la subalternisation, de manière explicite ou pernicieuse, qui dans tous les cas peut aboutir au sentiment d'illégitimité et à celui de ne pas être à sa place. Et lorsque nous sommes assigné.es à une place, cela peut nous faire perdre parfois la voix. Notre voix propre. Voix que l'on essaye tant bien que mal de retrouver, en trouvant la trame collective de nos expériences situées, notamment en se racontant nos histoires.

> « A collective is a collection of stories, of experiences but also more than that, more than a collection. », Sara Ahmed, 2020[14].

> « Il s'agit d'une situation qui n'est pas propre à la femme, et qui résume toute situation de perte de l'expérience et du concept ensemble (…) – et motive le désir de sortir de cette situation de perte de la voix, de reprendre possession de son langage et de trouver un monde qui en soit le contexte adéquat. », Sandra Laugier, 2007.

Or, justement, devenir et être chercheuse, revient à mon sens à parcourir les explorations suivantes, au contact des travaux qui nous ont précédés, au contact de nos terrains, des concerné.es par nos questions et de nos collègues :

Trouver sa voix propre
Trouver ses mots
Trouver son regard, le situer
Trouver son tact, son contact, son toucher, des manières de se relier

[14] https://feministkilljoys.com/2020/07/31/complaint-collectives/

Trouver son écoute, ses nœuds d'écoute (Sonntag, 2018)
D'où est-ce que je déploie ma perspective ?
Comment je me situe ?
Comment je choisis de regarder le monde / mon objet de connaissance ?
Comment je choisis d'être au contact avec le monde / mon objet de connaissance ?

Cette prise de conscience m'a amenée à vouloir reprendre l'ensemble de mon travail de recherche doctorale, c'est-à-dire réaliser et travailler le mouvement réflexif individuel et collectif, en le concentrant cette fois-ci sur la refonte totale de mon épistémologie et en étant profondément convaincue (scientifiquement et politiquement) de l'importance de me situer, au-delà même de la question du point de vue et de la perspective : comment est-ce que je me relie à ce que je choisis comme sujet de recherche ? Qu'est-ce que je fais importer dans cette manière de me relier et pourquoi ? A partir de quels ancrages ? De quels agencements (Deleuze et Parnet, 1977 ; Haraway, 2007) ? Car j'étais à présent convaincue, par l'esprit grâce aux lectures et par le corps grâce à l'expérience vécue, de l'absence de neutralité - réduite au rang d'idéologie - qui installe et maintient cependant des rapports de force, auto-déclarant ce « point de vue de nulle part » qui n'en est pas un (mais un regard masculin, blanc et occidental ; Gauthier, 2015 - au sujet des travaux de Donna Haraway) et qui entretient l'absence de réflexivité – mais aussi une certaine forme « innocente »[15] de réflexivité - comme moyen de maintenir l'ordre. Les plis des sciences en quête de scientificité par la maîtrise, la gestion, la neutralisation des biais, la prétention à l'objectivité et à la neutralité, entretiennent cette tentation du point de vue « de nulle part » et de l'innocence comme le dit Haraway. Mais la recherche scientifique peut-elle être neutre ? La recherche scientifique peut-elle se prétendre hors du monde, détachée du monde ? Et quels mondes – quels imaginaires et avec les voix de quels êtres – construisent les savoirs – qui ne se savent pas situés – que la recherche scientifique produit ?

> « L'œil cannibale et innocent. Il faut cesser de le considérer comme invisible ; toute vision est encorporée. C'est ce qu'Haraway appelle le *God's Trick*, le truc divin, de nulle part, omnipotent et omniscient. Haraway interprète cette histoire de l'œil comme une histoire perverse de prédation et de la domination sur les corps et la « nature » (une science raciste, militariste, colonialiste, capitaliste, sexiste). L'attitude de la prédation éloigne le sujet connaissant du réel afin de jouir d'un pouvoir sans entrave. La mise à distance crée la prédation et la désincarnation. » (Grandjean et Alain Loute, 2019)

2. Perdre sa voix. La retrouver ?

L'expérience de la perte

[15] Sur la *non-innocence* des savoirs situés et sur la possibilité d'une réflexivité qui n'engage à rien voir Despret, 2012 et 2019 ; et Thoreau et Despret, 2014.

Ce que je veux re-dire, c'est que le fait de sortir de sa place, de se faire remettre à sa place, de prendre la conscience des places (Woolf, 1938 ; Spivak, 2009), peut amener à une forme de silenciation, à une forme d'objetisation, aussi, et que c'est un vécu de la violence ordinaire dans un système de pouvoir (Lemoine, 2017). Il s'agit me concernant du sexisme, mais celui-ci s'articule à d'autres formes de dominations (validisme et handiphobie, racisme, homophobie, stigmatisation des religions…), dans un système de pouvoir empreint d'un « ordre des choses » dans les dispositifs qui gouvernent les êtres et les discours (Foucault, 1971 et 1984) : les institutions scientifiques. Nous, chercheur.es, enseignant.es, administratif.ves pouvons en être tout.es quotidiennement les « petites mains » (Pignarre et Stengers, 2005).
Lorsque l'on est concerné.e par la discrimination et/ou la subalternisation, et lorsque d'autres nous aident à voir que le problème est systémique et non personnel, nous pouvons commencer à percevoir l'organisation du dispositif, et ses effets infra-ordinaires (indicibles, invisibles, avec lesquels nous avions d'abord été en contact par l'expérience vécue et les ressentis, par le corps et parfois par la perte des mots). Voire même par l'absence de mots préalables pour pouvoir le dire. A présent, je sais que cela fait partie de ce que l'on appelle les violences ou injustices épistémiques, c'est une injustice que l'on appelle « herméneutique » (Fricker, 2007), c'est-à-dire que l'on n'a pas les mots pour pouvoir dire ce que l'on est en train de vivre, et avant que nous les ayons, nous avons du mal à parler ou à reprendre la parole. Retrouver la parole c'est réussir (grâce notamment au *nous* et à celles et ceux qui nous re-légitiment) à passer de l'objetisation et la silenciation à la re-sujettisation pour re-devenir sujet parlant.

De l'expérience au savoir issu de l'expérience : une voix différente

Pour redevenir sujet de mon expérience, pour reprendre contact avec elle (Laugier, 2007), j'ai eu besoin d'écrire. Beaucoup. Longtemps. Entourée. Crue. Et de trouver des espaces « safe »[16] pour parler de mon expérience, et trouver les mots.
Retrouver une voix, différente (Gilligan, 1982). Pour que l'indicible ne le reste pas, pour que l'invisibilisé laisse des traces matérielles et que je m'assure que mon expérience a bien existé, que je n'avais pas rêvé, que je n'étais pas « folle » ou « trop sensible ». Et pour que je reprenne contact avec ce qui m'importe.

[16] Un espace « safe », dans ce cas et selon moi, est un espace où une expérience peut se déployer, être partagées, trouver de l'écoute voire des résonances, sans être interrompue, sans être ridiculisée ou minimisée, sans être remise aussitôt en question, ou silenciée, sans que les réactions et retours laissent entendre que l'individu qui confie son expérience est le problème (pas assez résistant.e, pas assez adapté.e, pas assez fort.e, etc.). Un espace ***safe*** est un espace collectif dans lequel l'individu et son expérience comptent, et où son vécu ne sera pas objectivé par d'autres « qui sauraient mieux » que lui ou elle (tout en étant en dehors de la situation racontée et en dehors du corps qui raconte) ce qui a eu lieu.

Ainsi, la reprise de contact avec ma propre expérience, genrée, et la rencontre avec l'éthique du *care*[17] (Gilligan, 1982), comme « critique et comme féminisme » (Laugier, 2011 ; Molinier, Laugier et Paperman, 2009), avec la littérature et les épistémologies féministes constituent un bouleversement épistémologique et politique encore plus grand que celui qui avait été provoqué par mon passage de la biologie réductionniste aux sciences humaines. Cette confiance dans l'expérience en tant que savoirs me permet d'affirmer une perspective, une voix, un regard renouvelés sur mes objets d'étude et un contact différent avec mon terrain de recherche (Faury, 2019), en tant que sujet connaissant encore plus conscient de sa *situation* dans le monde. En l'occurrence en tant que femme, assignée, historiquement et socialement, à une place. Et ce travail réflexif requiert de ne jamais se satisfaire de lui-même : il s'agit d'un mouvement perpétuel, d'une exigence épistémologique face à d'inévitables points aveugles qui résistent. Une conviction cependant se consolide, largement nourrie par des autrices comme Donna Haraway, Vinciane Despret, Isabelle Stengers, Benedikte Zitouni, Maria Puig de la Bellacasa et Emilie Hache :

La réflexivité ne suffit pas

… si elle reste un exercice théorique et individuel

… coincée dans la métaphore de la vision

… si elle entretient l'auto-suffisance, si elle ne nous relie pas, au sens de *faire alliance*

… si elle ne dit rien des nœuds de pouvoir

… si elle ne nous met pas en risque, si elle n'active pas de nouveaux possibles

Ainsi, je suis restée pendant des années (depuis ma thèse amorcée en 2008) à composer avec toute l'ampleur de la transformation qu'a induit chez moi le mouvement réflexif – que l'on pourrait qualifier de « critique » (Zitouni, 2017 ; Thoreau et Despret, 2014). Je n'ai pris avec moi ou plutôt senti seulement très récemment à quel point cette approche « critique » de la réflexivité me laissait pourtant dans le pli, et même entretenait le pli d'une science toute occidentale et dualiste (raison/émotion ; nature/culture ; hommes/femme, etc.), toujours tentée par des formes contemporaines de positivisme et l'innocence d'un prétendu détachement, milieu dans lequel j'ai été formée en tant que biologiste ; et le pli ou l'envoûtement (Stengers et Pignarre, 2005) d'une *fast* science capitaliste et productiviste (Stengers, 2013), milieu à partir duquel j'engageais mon

[17] Je m'intéresse à l'éthique du *care*, via un intérêt poussé pour l'infra-ordinaire et selon l'approche féministe et subversive déployée par Sandra Laugier (2007, 2008, 2009, 2010, 2011). Pour plus d'éléments de discussion quant aux problématiques et problèmes posé par ce « care », voir Mosconi et Paoletti, 2011 ; Ogien, 2011 ; Paperman et Molinier, 2011.

souffle, mon rythme et mon contact avec le monde sans jamais pouvoir tout à fait m'en défaire – dans le cadre de mes recherches doctorales puis de la direction d'un service universitaire.

> « un pli particulier d'une culture, et non plus comme ce qui a le pouvoir de s'imposer en toutes circonstances » Vinciane Despret, 2006[18].

Il a fallu que j'accepte enfin de me mettre en risque, il a fallu que je quitte la tentation de l'innocence pour percevoir, sentir tout l'ampleur de ce que la proposition de Donna Haraway *nous* faisait – ce « nous » constitué dès lors que nous répondons (*response-ability* ; Haraway, 2016) à cette proposition**,** faisait à la science ; et toute la réduction à laquelle nous sommes tentés de succomber dans nos pratiques académiques françaises. En disant « d'où l'on parle », « depuis quelle situations » on (le « bon » chercheur) renforcerait ce que l'on dit ou l'on éclairerait la manière dont il faut considérer les travaux partagés. Mais est-ce si simple, et est-ce suffisant ? Raconter « qui nous sommes » ou « d'où nous venons » peut tout autant devenir un exercice de construction d'une autorité scientifique ou universitaire « dans l'absolu », plutôt que la fabulation d'un contact, d'un rapport au monde, « comment nous nous situons vis-à-vis de notre terrain de recherche, dans la situation de recherche » et même encore plus : comment nous relions-nous, comment héritons-nous, comment nous engageons-nous, comment faisons-nous alliance, comment nous mettons-nous en risque, comment nous remembrons-nous en faisant mémoire (*re-member*), comment fabriquons-nous en racontant ?

Comment renverser le stigmate épistémologique ?

Et l'idée qui m'anime devient : comment donner des espaces à ces savoirs situés multiples et qui parlent du monde ? Comment trouver les espaces de conversation entre ces savoirs ? « Vers une réalité élargie » (Gauthier, 2015 - au sujet des travaux de Donna Haraway et des épistémologies féministes), c'est une utopie, que *nous* sommes plusieurs à partager. Il me semble que l'on pourrait imaginer, idéalement, que tout un.e chacun.e ait envie d'élargir sa réalité grâce au croisement des perspectives et des différents points de vue qui se portent sur un objet de connaissance. Que l'ensemble des positions, des regards et des contacts que les sujets de connaissance portent sur, ou plutôt *avec* un objet ou sujet de connaissance, aurait intérêt à être croisés, rassemblés, en dialogue, pour aller vers la meilleure objectivité possible. L'objectivité forte (*strong objectivity* ; Harding, 1993) passe par le collectif, c'est-à-dire par le « croisement des perspectives » (inter-subjectivité) et par la réflexivité pour le dire rapidement (Le Marec, 2002).
Et donc, cette pseudo-objectivité et pseudo-neutralité, dont se réclame la Science à partir de ce qu'elle prétend faire, qui mobilise un « truc divin » selon les termes de Donna Haraway, « qui consiste à voir tout depuis nulle part » (Haraway, 1988, 2007 ; Gauthier, 2015) – ce qui signifie tout simplement que l'on ne dit pas ou que l'on ne voit pas que l'on a un point de vue sur les choses – est liée à des enjeux de pouvoir dominant dans une situation : ce qui fait que « on » a intérêt à

[18] http://www.ethnopsychiatrie.net/vincianeusagers.htm

maintenir les points aveugles. Quand « on » se trouve en position dominante, « on » n'a aucun intérêt à mettre en question l'incomplétude de ce que l'on dit du point de vue de l'objectivité scientifique que « on » vise ou déclare pourtant viser. La remise en question de l'Objectivité peut être vécue comme une remise en cause de la position, de la situation de pouvoir (elle-même non interrogée). Ainsi, depuis une telle position, « on » n'a même pas intérêt (personnellement ou collectivement à l'échelle d'un champ institué) à améliorer le discours scientifique sur les choses. Ce qui est en jeu, pourtant, c'est la question de la construction collective des savoirs et celle de l'importance de situer les perspectives, leurs ancrages, et de créer les conditions de leur croisement, de leur articulation, dans une démarche de co-construction de la connaissance scientifique. Démarche qui reste encore insatisfaisante quand une communauté entière partage les mêmes présupposés et les mêmes boîtes noires, parce que l'on « creuse » alors selon les mêmes perspectives générales. Ainsi, il me semble aujourd'hui, comme le présente Claude Gauthier (2015), que la réflexivité telle que la défendait P. Bourdieu (2001) reproduit des impensés et des « enclosures » au niveau collectif, que les épistémologies féministes nous aident à dépasser pour créer du commun.

Ces épistémologies – accusées de relativisme, comme les STS - font face au problème des référentiels clos. Si la légitimité d'une pratique – audible et crédible - se fonde sur l'Objectivité de la construction scientifique, et si l'on vous accuse d'être idéologique, confondant science « pure » et politique (car la croyance dans la science pure résiste ; Latour, 1991), par exemple, alors par l'appel à un référentiel clos, « on » vous délégitime avec facilité au sein de ce référentiel. Si nous sommes justement en train de dire que ce sont les critères de légitimité que nous sommes en train de remettre en question, ces délégitimations ne devraient pas avoir d'effet, si nos espaces de pensée et de réflexivité, mais aussi pragmatiquement de travail, n'étaient pas en jeu. Il est difficile de ne pas voir l'effet de la marginalisation, de la délégitimation, du discrédit sur nos possibilités même de travailler, de réfléchir, de pensée. Il est dès lors nécessaire de renforcer les *nous* (Macé, 2019). Il ne s'agit pas de reconstituer de nouveaux ordres, de nouvelles positions cristallisées de pouvoir, ce qui risquerait de *nous* faire perdre la critique, de perdre la réflexivité tournée vers le monde et de tomber de la réflexivité qui se gargarise de soi, qui s'auto-suffit et efface alors tout en même temps d'autres voix, d'autres manières d'être au contact, sous prétexte d'une nouvelle forme d'« objectivité augmentée de réflexivité ». L'isolement est mortifère : l'isolement physique, l'isolement méthodologique de la recherche dans certaines disciplines de sciences humaines et sociales – liés notamment aux méthodes d'évaluation des carrières et aux rythmes de la recherche actuelle « par projets »-, mais aussi le cloisonnement des expériences individuelles, la précarisation sociale et l'omniprésence de la pensée managériale, qui permettent que les dominations et les situations d'oppressions « ordinaires » se rejouent infiniment dans nos universités (Laval, 2003 ; Pignarre et Stengers, 2005 ; Readings, 2013, Stengers, 2013 ; Dupont, 2014).

D'une certaine manière, la question que je me pose c'est celle de la resignification : comment renverser le *stigmate*[19] *épistémologique* dont on essaye de nous affliger ?

3. Ce à quoi l'on tient : désirs multiples et risques d'altération

Tenir à la science en tant que…

Pour faire exister la science que nous désirons, il nous faut des espaces « safe » : c'est-à-dire des espaces dans lesquels il est possible de bien traiter les questions qui nous importent, sans avoir à se battre pour correspondre à la « bonne figure » des chercheurs et de la recherche (sujets légitimes, façons légitimes de les traiter). Nous avons besoin de conditions matérielles d'existence, d'espaces proposant d'autres agencements, d'autres ordres (Stengers et Despret, 2011).
Et nous faisons face à une multitude d'obstacles : maintien de l'ordre scientifique et enjeux de pouvoir ; remise en question des nouvelles approches comme remise en cause et discrédit par les approches dominantes (Stengers, 1997) ; choix de gouvernance et de financements. Ces obstacles, nous sommes pourtant déterminées à franchir, tant les enjeux sont importants, non pas seulement pour la science, mais pour la science *dans* le monde, comme *faisant partie* du monde. Il ne s'agit de rien de moins que d'entretenir la vitalité, le désir de savoir, la sensibilité, la possibilité de se rendre disponible aux autres. Tout cela articulé à un enjeu global : notre manière d'habiter le monde (Sarr, 2017) et de partager les savoirs dans et pour le monde que *nous* sommes (dont nous ne sommes pas à distance : nous sommes affectés par ce qui lui arrive). L'enjeu est vital puisqu'il s'agit de justice, de représentations, de récupérer notre capacité à en *appeler aux mondes réels* (Zitouni, 2012) de la possibilité même d'exister en n'étant pas nié.es dans son existence et ses expériences, en ne renonçant pas à une part de soi (Devereux, 1967 ; Nathan, 2015), au monde avec lequel on vient (Puig de la Bellacasa, 2012c), à ce à quoi l'on tient et ce à quoi on se relie.

Ayant posé ces enjeux dont la trame tisse la science contemporaine comme expression du monde « moderne », j'en reviens à la question qui *nous* fait tenir debout en recherche : **qu'est-ce qui nous importe ?** « Une meilleure science », « une meilleure scientificité », c'est-à-dire une science plus fiable encore, fondée sur une réalité élargie. J'aurais même envie de reformuler : « sur quoi fonder la puissance de ce que l'on fait dans nos recherches » ? La puissance et non le pouvoir (Starhawk, 2019). Ce *nous* dans lequel je me reconnais, est construit à partir de cette même attention à ce qui importe, et par l'exigence de « tenir les deux bouts du mât de l'objectivité ensemble ».

« Tenir les deux bouts du mât de l'objectivité ensemble »

Cette expression est tout à la fois spéculative et programmatique. Pour moi, ce fut une secousse épistémologique : des mots sur des désirs multiples – enfin assumés et revendiqués ensemble, et sur leur effet.

[19] Au sens d'Eving Goffman (1963).

« Nous avons un problème, dit le *Manifeste des savoirs situés*. Si nous voulons habiter des savoirs et des corps émancipés et leur donner une chance d'avenir, il nous faudra grimper le mât de l'objectivité tout en tenant simultanément les deux extrémités de celui-ci. D'un côté, nous devons continue à analyser la contingence historique de toute construction de savoirs, la nôtre y comprise, et la soumettre à une critique radicale, voire acerbe. De l'autre côté, nous devrons continuer à nous engager dans la fabrication de comptes-rendus fidèles d'un monde « réel » - mis au singulier et entre guillemets – et miser sur cette fidélité afin de nous aider à construire un monde meilleur. » (Zitouni, 2012).

J'aime beaucoup cette expression « tenir les deux bouts du mât de l'objectivité ensemble ». Imaginez la position : c'est simplement quasiment impossible. C'est plus qu'un grand écart, c'est une position extrêmement inconfortable. Cette expression me parle : elle permet de se représenter l'idée que, d'une part, et fort.es de ce que nous apprennent les études de sciences et de genre, nous croyons à la possibilité d'une meilleure science (donc d'une *autre* science), même si l'on considère d'ores et déjà qu'elle possède de grandes qualités dans la manière dont elle se fixe des exigences individuelles et collectives pour la construction des connaissances, et qu'elle se donne des méthodes pour être le plus fiable possible : nous la désirons encore plus fiable. Ainsi, nous conservons notre désir de « l'être scientifique ». Autrement dit, nous aimons tellement la pratique de recherche que l'on veut l'améliorer en quelque sorte, et surtout entretenir – comme conservation et conversation (*taking care*, *caring for* ; Laugier, 2010) - ce que nous considérons comme ce qui lui confère sa valeur. Nous restons vigilantes tout en même temps à ce qu'elle ne prétende pas être plus qu'elle n'est, ni moins. Nous pensons donc qu'une meilleure scientificité est possible, qu'une *autre* science est possible (Stengers, 2013).

Et cela génère quelque chose de très inconfortable que Benedikte Zitouni, pensant avec Donna Haraway, qualifie de « trouble de la personnalité multiple ». C'est-à-dire que nous voulons tout à la fois : nous voulons pouvoir continuer à porter une critique radicale des sciences telles qu'elles se font aujourd'hui, en disant qu'elles sont le produit d'une histoire, d'un contexte social, politique, financier, etc., telles que le démontrent les études de sciences. Et en même temps nous voulons pouvoir agir au sein même de ces sciences institutionnalisées, parce que de fait, nous sommes obligé.es de parler *depuis* quelque part, et de garder le contact avec ce dont nous parlons. Reste que la question matérielle de nos conditions de pensée et de critique se (re)pose sans cesse de manière aiguë au sein d'une université dont la direction néolibérale s'est confirmée depuis au moins vingt ans, qui contribue à réduire les espaces et les possibilités même de proposer de nouvelles épistémologies, de questionner nos manières modernes, occidentales, positivistes et utilitaristes de faire de la science, par ses temporalités, ses modes de financement, sa gouvernance, sa gestion en vue de l' « excellence », sa conception des étudiant.es comme « usagers », etc. (Laval, 2003 ; Pignarre et Stengers, 2005 ; Readings, 2013, Stengers, 2013 ; Dupont, 2014).

Ainsi nous avons souvent besoin – pour pouvoir en vivre matériellement - que ce travail soit reconnu comme *travail* précisément, donc rémunéré. Et par conséquent, précisément pour cela, nous nous retrouvons à l'endroit-même que l'on critique, à une heure politique où la critique est vécue comme une insupportable remise en cause des pouvoirs - qu'il faut faire taire ou récupérer

pour en vider la portée politique en termes d'alternatives - et non comme un espace nécessaire, de respiration et de vitalité. Nous nous retrouvons donc souvent dans une position délicate. Même parfois intenable. Nous avons besoin d'alliances fortes entre le « dehors » et le « dedans » de l'Université, des dispositifs et des structures à imaginer pour sortir des conditions de production néolibérales du « savoir » qui nous sont imposées[20].

« L'appel aux mondes réels »

C'est un enjeu que je qualifierai de vital, tant il est lié à ce que nous faisons du monde auquel nous appartenons (Hache, 2016) : ne pas se couper de l'un de ces désirs, celui de la critique radicale ou de « l'être scientifique ». Et nous pouvons éviter cette altération grâce à l'idée *de faire appel aux « mondes réels » au pluriel*, en allant vers une objectivité forte, vers le plus d'objectivité possible, qui passe notamment par les réflexivités (Faury et Paveau, 2019) et l'intersubjectivité (Harding, 1993 ; Zitouni, 2012) – et un désir de critique radicale, y compris de ce que nous sommes en train de faire, « nous » en tant qu'universitaires, et en particulier « nous » en tant que femmes universitaires, faisant partie du monde.

> « Tenir à l'état-de-fait, savoir reconnaître la monstruosité des sciences ; tenir à la détection des rapports de pouvoir, savoir résister aux abus autoritaires ; tenir au faire, au caractère émancipateur des savoirs ; tenir à l'objectivité parce qu'elle dit et aide à construire le monde ; tout cela, état-de-fait, résister, faire, faits, ce sont les éléments intéressants nichés aux deux extrémités du mât. Tout cela porte un nom : « l'appel aux mondes réels », mis au pluriel cette fois-ci, sans guillemets ajoutés. », Benedikte Zitouni, 2012.

Cela re-pose sans cesse la question des lieux *aux marges* ou *en-dehors* dans lesquels on peut parler de cet élargissement de la réalité, de cette possibilité concrète et pragmatique d'aller vers une plus grande objectivité, sans être accusé de « relativisme » (« insulte » qui ne fait la plupart du temps que révéler le référentiel positiviste depuis lequel le locuteur s'énerve ; ou la position que le locuteur s'efforce de défendre et préserver, dans un système actuel-tel-qu'il-est).

La possibilité ou l'impossibilité de la critique

Il s'agit de refuser les discrédits qui nous sont imposés dans un référentiel qui ne s'interroge plus lui-même. Et qui perd son ancrage. Comment dès lors renforcer cette assurance que nous avons d'aller vers quelque chose qui est de l'ordre de la *réalité élargie*, de la pluralité des réels tissés ensemble, de la vie ? Comment assurer ce qui nous importe, en prendre soin, lorsque nous arrivons par exemple à créer de nouvelles façons de faire de la science, qui donnent la voix à de nouveaux

[20] Exemples d'initiatives qui inventent de nouvelles formes d'alliances : ALLISS (pour une alliance sciences sociétés : http://www.alliss.org/) ; l'Assemblée pour une recherche autonome (A.R.A : https://assembleepourunerechercheautonome.wordpress.com/).

acteurs ? Je pense à tout ce travail qui est fait dans certaines recherches participatives par exemple, sur la reconnaissance d'autres savoirs que les savoirs académiques (Équipe Epistémè, 2019 ; ALLISS, 2017). Car il n'y a pas que les savoirs académiques qui construisent notre rapport au monde et dont nous devons reconnaître collectivement la dignité-: il y a les savoirs d'expériences, les savoirs de vie, les savoirs professionnels, etc. D'une certaine manière, nous conjurons « le risque relativiste, en prônant un pluralisme épistémique des points de vue, seule manière de mettre en connexion des savoirs relatifs et de les faire dialoguer. » (Gauthier, 2015), en reliant et articulant les savoirs dans leur diversité épistémiques (Coutellec, 2013), et pas seulement les savoirs académiques.

Prendre acte de l'inexistence de la neutralité en sciences, c'est accepter de prendre un risque. Et c'est en même temps fragiliser une science qui ne supporte pas la déstabilisation et qui réinstaurera l'ordre des choses en rejetant hors de son périmètre tout ce qui la questionne dans ses fondements ou bien au contraire intégrera et dépolitisera ce qui en porte la critique (Boltanski et Chiapello, 1999).

Remettre en question les critères de nos scientificités, en disant qu'ils sont perfectibles, c'est déjà une remise en cause des pouvoirs. Et si les réactions positivistes sont si fortes face à cette remise en question de nos manières de « faire science », c'est notamment par peur de la voir destituée de sa situation actuelle de pouvoirs institués.

Comment, dès lors, dans l'ordinaire de nos relations, dans l'ordinaire de ce qui est invisible et invisibilisé, audible ou inaudible, arrivons-nous à construire une manière d'être en contact avec le monde et les autres, une manière de voir les choses, de prendre la parole et de construire des savoirs qui assument leur ancrage politique au niveau infraordinaire de nos quotidiens, dans nos styles de vie et nos manières d'être en relation (Laugier, 2009 ; Macé, 2016).

Les féministes nous disent combien le personnel, le privé est politique dans ce qu'il révèle du structurel et systémique. L'ordinaire aussi est politique : c'est-à-dire l'ordinaire et l'infra-ordinaire (Perec, 1989) de nos pratiques, de nos manières d'entrer en relation (détaché.es ou inter-relié.es, en interdépendance ; Piron, 2017), mais ce sont nos styles et formes de vie (Macé, 2016, Ferrarese et Laugier, 2018) et notre « texture d'être » (Iris Murdoch reprise par Sandra Laugier, 2009), nos manières de prendre la parole et le timbre de nos voix portées ou silenciées (Gilligan, 1982). Comment vivons-nous cette attention à l'ordinaire et à l'infra-ordinaire (Laugier, 2009 ; Laugier, 2008 ; Perec, 1989) dans le quotidien de nos pratiques de recherche, dans nos manières de connaître et dans notre relation avec nos objets-sujets de connaissance ?

La vulnérabilité comme force épistémologique : la chercheuse déprotégée

« Les gens vulnérables n'ont rien d'exceptionnel », Sandra Laugier, 2007.

Comment se déprotège-t-on en tant que privilégié.es (Abel, 2018) ? Comment change-t-on à la fois nos manières de faire, mais aussi nos manières d'être ? Afin de se laisser toucher, affecter (Piron, 1998 ; Puig de la Bellacasa, 2012b ; Le Marec, 2013), pour se rendre disponible à l'autre,

pour entretenir notre sensibilité et non l'indifférence, comme des qualités relationnelles tant de nos vies personnelles que de nos manières de connaître, d'être au monde dans nos pratiques professionnelles, en ce qui me concerne donc, en tant que chercheuse. Comment se déprotège-t-on en sciences pour « se connecter à d'autres points de vue, c'est-à-dire à d'autres façons de voir et de vivre que les siennes » (Zitouni, 2012), pour tisser des alliances, des connexions partielles, des savoirs reliés (Puig de la Bellacasab, 2012b).

En sciences, mais aussi dans nos luttes politiques, il me semble que nous avons tendance à venir lutter d'abord en tant que « positionné.e comme opprimé.e, dominé.e ». Mais quand nous essayons de tenir l'approche intersectionnelle[21] (Vergès, 2019), de ne pas la perdre de vue, nous nous rendons vite compte que c'est nous-mêmes qui dominons dans de nombreuses situations (collectif Mwasi, 2018) et qu'être allié.es s'apprend, sans cesse, en se rendant attentifs à d'autres voix, à d'autres vécus.

En sciences, nous nous plaçons bien souvent – selon une certaine conception de la démarche de recherche - en position de domination voire de force sur la nature, sur le terrain ou encore sur les « enquêté.es », les « concerné.es ». Et il y a dans ces cas-là bien d'autres questions à se poser que l'efficacité de la production de connaissance, notamment celle des conditions de possibilité d'une attention vigilante aux injustices épistémiques (Fricker, 2007 ; Piron, Regulus, et Djiboune Madiba, 2016). Quelle est la violence symbolique, et en particulier épistémologique dans nos pratiques de recherche - que *moi* j'inflige dans ma pratique de recherche et/ou dont je fais l'objet en tant que positionnée dans un système, un dispositif où mon expérience n'importe pas ?

Quelle est la domination que *moi* j'exerce sur quelqu'un d'autre et comment je me déprotège pour être un.e vrai.e allié.e et pour me laisser affecter par une autre perspective que la mienne, un autre vécu, et donc peut-être me déplacer ailleurs, me laisser transformer par la même occasion, et en tout cas pour ne pas rester avec une position et des points aveugles, des œillères. Comment puis-je trouver une autre manière d'être au monde, une autre manière d'être *sensible* à ce qui m'entoure et aux enjeux de ceux et celles qui m'entourent – et non détachée dans une froide analyse telle que je l'imagine qu'un chercheur doit la mener ? Comment est-ce que je me relie à ce/ceux/celles que je choisis de considérer et comment je donne une place à ce qui (leur) importe (Weber, 2008 ;

[21] Pour préciser ce que signifie « l'approche intersectionnelle » : « Si l'approche de Françoise Vergès est transversale et intersectionnelle – ou plutôt multidimensionnelle –, c'est que le féminisme comme le sexisme impliquent historiquement des relations transversales entre des dimensions diverses : le sexisme, le racisme, le colonialisme, le capitalisme ne sont pas des réalités séparées mais s'articulent en formant des politiques et discours déterminés – cette articulation continuant aujourd'hui en produisant des effets concrets sur la situation des travailleuses, des femmes racisées, sur les politiques nationales et internationales. Ces effets ne peuvent être perçus, compris, analysés et combattus que par une approche multidimensionnelle de ceux-ci autant que par leur inscription dans une histoire qui conduit jusqu'à eux. Et ces effets doivent être cherchés et reconnus y compris dans un certain type de discours féministe qui est aussi l'écho de ce que le sexisme, le racisme, le capitalisme ont pu mettre en place. Un féminisme qui ne prendrait pas en compte cette dimension multidimensionnelle reproduirait les conditions de l'oppression, les relations logiques et matérielles de celle-ci, leur effacement nécessaire au fonctionnement de cette oppression. » https://diacritik.com/2019/09/24/francoise-verges-elargir-les-theories-de-liberation-et-demancipation-a-travers-le-monde-un-feminisme-decolonial/

Porcher et Despret, 2007)? Comment mes sujets de recherche participent-ils et elles à la construction de savoirs, quelles places le cas échéant donner à leurs paroles, à leurs expériences vécues ?
Arlette Farge dit que « le sensible est notre universel »[22] mais nos environnements et nos cadres de pensée sont à mon sens - et suivant le regard d'Isabelle Stengers et les mots de David Abram - sont bien souvent sources d'anesthésie ou de somnambulisme (Pignarre et Stengers, 2005 ; Stengers, 2014 ; Abram, 1996).
Je tiens personnellement à la recherche et à la science comme à un ensemble d'espaces qui nous permettent de traiter des questions qui nous importent, sans avoir forcément la « bonne » figure ou « l'étoffe » pour le faire (Stengers, 2013 ; Despret et Stengers, 2011). Comment créer à l'université des espaces de liberté intellectuelle qui soient réflexifs et qui ne reconduisent pas sans arrêt ces enjeux de domination ? Est-ce seulement possible ?
Ne plus prétendre à l'autosuffisance, se déprotéger, se laisser affecter (touché et être touché), se rendre disponible à l'autre, être dans la sensibilité et non l'indifférence : c'est en fait tout l'inverse de ce que l'on apprend à faire et être lorsque l'on devient scientifique. C'est même ce qui fonde encore une grande partie des pratiques dominantes de recherche. Et c'est ce que vient questionner par exemple *l'emotional turn* dans les sciences historiques (*Ecole des Annales*) mais aussi de plus en plus de travaux en anthropologie ou encore en sciences sociales[23]. Il me semble qu'il y a une nécessité vitale, dans le monde d'aujourd'hui, à refuser le détachement, et à tisser des liens, selon une perspective que décrit l'éthique du *care*, et avec l'attention à ce que l'on peut parfois appeler les « espaces safe » dans les milieux militants, c'est-à-dire dans une forme de vigilance partagée des rapports de force et des violences ordinaires que l'on reproduit tou.te.s. C'est la nécessité du choix conscient que l'on fait entre sensibilité et détachement, dans nos pratiques universitaires comme dans le monde, dans nos pratiques de recherche comme faisant partie du monde, au contact du monde.

Se mettre en crise épistémologique

Le mouvement réflexif et la crise épistémologique que nous propose les épistémologies féministes nous ancre dans le monde, assumant le désir de se situer et d'explorer une posture épistémologique qui soit à la fois éthique— voire même qui entretienne la vitalité individuelle, collective comme faisant partie du monde. Du point de vue de la connaissance, la réalité élargie est une proposition d'ampleur : « à la relativité du point de vue d'observation du sujet correspond une extension de l'objet à connaître. » (Gauthier, 2015 au sujet des travaux de Donna Haraway et des épistémologies féministes).

[22] Texte lu lors du colloque « Affects, flux, fluides – Représentations, histoires et politiques des émotions en arts » (2018, Strasbourg). Site https://affectsfluxfluides.wordpress.com/. Consulté le 24 septembre 2019.),

[23] Voir par exemple les travaux de Tim Ingold, de Philippe Descola ou encore de Bruno Latour.

À la convergence avec d'autres pensées issues de l'expérience de la subalternisation et de la co-construction des savoirs (Starhawk, 2011) ou des manières de connaître transformées par l'expérience du terrain (Despret, 2015), nous sommes invité.es par les épistémologies féministes à situer nos savoirs (Haraway, 1988) : ainsi, l'objectivité s'accroît (se renforce) en passant par le positionnement de la chercheuse (Faury, 2019), lui permettant de « réaliser en quoi la situation dans laquelle elle est prise crée une perspective, une façon mais aussi une capacité de voir le monde différemment » (Gauthier, 2015 - au sujet des travaux de Donna Haraway).

Mais nous sommes aussi engagées à fabriquer d'autres récits (scientifiques), une autre objectivité (*strong objectivity*) dans les sciences (Harding, 1993 ; Zitouni, 2012), à *activer les possibles* (Stengers, 2019) et à *fabuler* (Haraway, Debaise et Stengers, 2015). De nouvelles façons d'écrire, de nouveaux mots, de nouvelles manières d'entrer en relation avec ses sujets-objets de connaissance, avec d'autres savoirs, avec le monde.

Quitter l'autosuffisance et l'autosatisfaction d'une seule perspective (y compris représentée par un « sujet-communauté ») est un projet passionnant intellectuellement, mais politiquement difficile et qui n'entre pas dans les modes actuels de gouvernance

de la recherche. Il nous faut inventer de nouvelles formes, de nouveaux espaces et de nouvelles temporalités (Stengers, 2013). Faire le deuil de l'autosuffisance ou, pour le dire autrement, faire le deuil de l'objectivité en tant que rapport de pouvoir. Cette humilité reconnaît les modes de construction des connaissances scientifiques, s'ouvre au monde et s'ouvre à une forme de pluralisme, qui est celui des points de vue, des disciplines et celui des métiers mais aussi des expériences et des situations.

Concrètement, comment peut-on être collectivement dans un mouvement réflexif, situé et relié ? Quels sont les emboîtements réflexifs (Le Marec, 2002) ou les tissages réflexifs à imaginer ? Où sont les espaces ? Où peuvent-ils être ouverts et si possible entretenus-soutenus dans le temps ? Comment et où peut-on pragmatiquement travailler, effectivement, sur la compréhension de son propre point de vue, de sa propre perspective, d'où elle vient, comment elle est construite, comment elle se relie à d'autres, qu'est-ce qu'elle dit politiquement sur le monde et à quelles mondes elle contribue ? Comment entretenir les tacts et les contacts (Le Marec, 2013 ; Puig de la Bellacasa, 2012b) ? Comment se donne-t-on des conditions, à partir d'une situation, pour aller vers l'intersubjectivité et vers l'objectivité forte ? Quelles modes de conversation imagine-t-on et comment en prendre soin ? Comment donne-t-on des lieux et du temps à cette utopie épistémologique ? Est-ce seulement possible dans les formes dominantes et les espaces que la recherche prend classiquement aujourd'hui ? Je pense que non, notamment pour les raisons liées à la *capture*[24] qu'ont décrit P. Pignarre et I. Stengers (2007) et à la dérive néolibérale présentée

[24] La « capture » est un terme utilisé par Isabelle Stengers et Philippe Pignarre dans La Sorcellerie capitaliste (2005) pour désigner ce que « fabrique » le capitalisme, en tant que « système sorcier » qui « capture les puissances d'agir, d'imaginer, d'exister et de lutter », ou dit autrement « de nos âmes ». Cette idée de « capture » est intrinsèquement reliée à celle d'«alternative infernale», sidérante, et décrite plus haut, « qui caractérise la manière dont les termes du capitalisme nous sont imposés et la façon dont il dépolitise la vie collective ». Les « petites mains », concept des mêmes auteur.es également mobilisé dans le présent texte, « œuvrent à colmater, à adapter, à améliorer quotidiennement et consciencieusement le système, à le faire fonctionner, celles qui font tenir les *alternatives*

comme voie unique (Dupont, 2014 ; Laval, 2003 ; Readings, 2013, Stengers, 2013). Il nous faut trouver à la fois des antidotes et des marges vivantes, et des structures pour les soutenir matériellement, et notamment financièrement. Tout reste encore à inventer, mais *nous* refuserons de nous faire confisquer « les puissances d'agir, d'imaginer, d'exister et de lutter » (Pignarre et Stengers, 2007 ; Debaise et Stengers, 2015 ; Hache, 2015). C'est tout simplement vital.

Conclusion

Si nous prolongeons la proposition des épistémologies féministes, nous arrivons à cette racine – parmi d'autres : la remise en question profonde du partage entre sujet et objet. L'une des questions qui pose problème et qui crée des difficultés, c'est celle du « soi » dans sa recherche. Mais il s'agit toujours d'un « je » en relation avec des « nous ».

Lorsqu'il s'agit de remettre le « je » réflexif au cœur et au contact de la recherche, nous sommes la plupart du temps rapidement délégitimé.es. D'abord parce que nous assumons que nous ne sommes non pas objectif en tant que sujet, mais bien subjectif. D'où l'importance du collectif et de l'intersubjectivité. Ensuite, bien souvent, parce qu'« on » verra dans notre démarche les traces d'un ego surdimensionné, puisque la réflexivité est confondue avec l'ego-trip, avec la mise en avant de soi, avec la restauration ou l'affirmation d'une puissance de vue individuelle. Pour moi, et bien d'autres, pour nous, c'est l'inverse. La réflexivité est une manière de revenir au contact du monde, d'accepter d'être affecté.e par son objet-sujet de recherche (toucher et être touché ; Puig de la Bellacasa, 2012b), d'être transformé.e par lui, de ne plus voir plus les choses pareil après avoir été à son contact ; d'accepter que l'on se déplace par l'expérience vécue, et par le quotidien et le terrain de recherche notamment comme des expériences vécues, que l'on se situe mieux. Et que l'on *connaît* mieux en démultipliant les points de vue et les voix, en les tissant plutôt qu'en faisant prédominer les unes sur les autres. Et qu'il s'agit même d'un impératif éthique et politique, pour un monde plein de vitalité et non mortifère (Allport, 1954 ; Piron, 2000). Il s'agit de refuser de se mettre à l'écart du monde et d'entretenir la distance comme critère de « meilleure connaissance ». Il s'agit de penser collectivement nos critères de confiance dans les représentations que nous construisons collectivement. De revenir au monde, autrement (*reclaim*). Revenir à un *autre* monde, désirable, et à sa réalité élargie : « la revendication et l'affirmation d'une puissance d'agir et de penser sensible. Comment se (re)connecter au monde, de manière responsable, si l'on doute de ses propres sensations, de ses propres expériences, de sa propre existence ? » (Hache, 2016)

Retrouvons une confiance dans nos expériences, des espaces collectifs de réflexivités, réhabilitons nos voix, ouvrons-les (Gay, 2017) – celles que l'on a silenciées, dévalorisées – et laissons-nous

infernales et contribuent à les construire – celles de ces êtres qui ont renoncé ». Le système capitaliste est « sorcier » en cela qu'il capture nos forces créatrices, les retourne contre nous-mêmes et nous prise de la puissance. La question fondamentale de l'ouvrage de Pignarre et Stengers est celle de la reprise collective de cette puissance. http://www.peripheries.net/article6.html et https://www.humanite.fr/isabelle-stengers-la-gauche-besoin-de-maniere-vitale-que-les-gens-pensent

modifier par ces voix nouvelles, la sienne au milieu d'une multitude d'autres voix, comme nous la modifierons sans cesse par notre ré-appropriation et par le contact avec une pluralité de perspectives et de vécus. *Think we must*.

Références

Abel, Olivier. 2018. « Un laboratoire de la fragilité », in : Jade Lindgaard (coord.), *Éloge des mauvaises herbes – Ce que nous devons à la ZAD*, Paris, Les Liens qui Libèrent, pp.67-77.

Abram, David. 2013 [1996]. *Comment la terre s'est tue - Pour une écologie des sens*, Trad. Didier Demorcy et Isabelle Stengers, Paris, Éditions La découverte.

ALLISS. 2017. « Prendre la société de la connaissance au sérieux », Livre blanc. Consulté le 24 septembre 2019. https://inra-dam-front-resources-cdn.brainsonic.com/ressources/afile/397900-528c0-resource-livre-blanc-alliss-prendre-au-serieux-la-societe-de-la-connaissance.pdf

Ahmed, Sara. 2012. « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », *Cahiers du Genre*, vol. 53, no. 2, pp. 77-98. Consulté le 28 août 2020. En ligne : https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-2-page-77.htm

Allport, Gordon W. 1954. *The Nature of Prejudice*. Boston, Addison-Wesley. Consulté le 24 septembre 2019. https://archive.org/details/TheNatureOfPrejudice

Bourdieu, Pierre. 2001. *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons D'agir Eds.

Brière, Laurence, Lieutenant-Gosselin, Mélissa et Piron, Florence (dirs). 2019. *Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre ?*, Québec, Éditions science et bien commun. Consulté le 24 septembre 2019. https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/neutralite.

Collectif Mwasi. 2018. *Afrofem*, Paris, Syllepse Eds.

Chiapello, Eve et Boltanski, Luc. 1999. Le nouvel esprit du capitalisme. Paris, Gallimard.

Coutellec, Léo. 2013. *De la démocratie dans les sciences - Épistémologie, éthique et pluralisme*. Paris, Éditions Matériologiques.

Cusset, François. 2018. *Déchaînement du monde – Logique nouvelle de la violence*, Paris, Editions la découverte.

Debaise, Didier et Stengers, Isabelle. 2015. *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel.

Dejours, Christophe. 2013 [2009]. *Le travail vivant. 1 : Sexualité et travail*. Paris, Editions Payot.

Deleuze, Gilles et Parnet, Claire. 2008 [1977]. *Dialogues*. Paris, Editions Flammarions.

Despret, Vinciane et Stengers, Isabelle (dirs). 2011. *Les faiseuses d'histoires: que font les femmes à la pensée ?*, Paris, Éditions La découverte.

Despret, Vinciane. 2012. « En finir avec l'innocence – Dialogue avec Isabelle Stengers et Donna Haraway » – In Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs). *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 23-45.

Despret, Vinciane. 2019. « La tentation de l'innocence – Conversation avec Isabelle Stengers et Donna Haraway », In Caeymaex, Florence, Despret Vinciane et Pieron, Julien (dirs.). *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Paris, éditions Dehors, pp. 321-353.

Despret, Vinciane. 2017 [2015]. *Au bonheur des morts – Récits de ceux qui restent*. Paris, Éditions La découverte.
Devereux, Georges. 2019 [1967]. *La renonciation à l'identité. Défense contre l'anéantissement*, Paris, Payot. Consulté le 2 septembre 2020. En ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5446249v.image.f107.langFR
dimay, lou. 2021. *Le Souffle*. Toulouse, éditions blast.
Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs). 2012. *Penser avec Donna Haraway,* Paris, Presses Universitaires de France.
Draperie, Jean-François. 2016. Parcourir sa vie. Se former à l'autobiographie raisonnée. Paris, Presses de l'économie sociale.
Dupont, Yves. 2014. *L'université en miettes. Servitude volontaire, lutte des places et sorcellerie*. Paris, Editions L'échappée.
Dworkin, Andrea. 2019 [2012]. *Les femmes de droite*, Montréal, Les éditions du remue-ménage.
Équipe Épistémè. 2019. *Guide d'autoévaluation des démarches participatives à la lumière des inégalités épistémiques*, Version é, Montréal, Centre de recherche de Montréal sur les inégalités sociales et les discriminations (CREMIS). 7 p. Consulté le 28 août 2020. En ligne : http://grfpq.org/wp-content/uploads/2018/11/Episteme_2018_Guide-dauto%C3%A9valuation.pdf
Eribon, Didier. 2009. *Retour à Reims*. Paris, Fayard.
Ernaux, Annie. 2011. *L'écriture comme un couteau*. Paris, Gallimard.
Fanon, Frantz. 2004 [1961]. *Les Damnés de la terre, Paris, La découverte.*.
Faury, Mélodie et Paveau, Marie-Anne (dirs). 2019. *Réflexivité(s),* Québec, Éditions science et bien commun, collection « Réflexivités et expérimentations épistémologiques ». Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/espacesreflexifs/
Faury, Mélodie. 2019. « Que signifie être chercheuse? Du désir d'objectivité au désir de réflexivité » in : Brière, Laurence, Lieutenant-Gosselin, Mélissa et Piron, Florence (dirs). 2019. *Et si la recherche scientifique ne pouvait pas être neutre ?*, chapitre 18, Québec, Éditions science et bien commun. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/neutralite/chapter/faury.
Felt, Ulrike, Fouche, Rayvon, Miller, Clark .A. et Smith-Doerr, Laurel. (dirs.), 2017, *The Handbook of Science and Technology Studies*, Fourth Edition, Cambridge, The MIT Press.
Ferrarese, Estelle et Laugier, Sandra (eds). 2018. *Formes de vie*, Paris, Cnrs Éditions.
Foucault, Michel. 1971. *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
Foucault, Michel. 2009 [1984]. *Le Courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France. 1984*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Gallimard, Éditions du Seuil.
Fricker, Miranda. 2010 [2007]. *Epistemic injustice - Power & the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford ùniversity Press.

Gauthier, Claude. 2015. « Féminisme, épistémologie du point de vue, expérience et réflexivité », Lyon, Intervention dans le laboratoire GenERe. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : https://www.youtube.com/watch?v=f0OM2D6s35k&app=desktop.
Gay, Amandine. 2017. *Ouvrir la voix*, documentaire, Saint-Denis, Bras de Fer production.
GenERe, *Épistémologies du genre. Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*, Lyon, ENS Éditions, 2018.
Gilligan, Carol. 2008 [1982]. *Une voix différente – Pour une éthique du care*, trad. de l'anglais par A. Kwiatek et V. Nurock, Paris, Flammarion.
Goffman, Erving. 1975 [1963]. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, trad. de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Éditions de Minuit.
Grandjean, Nathalie, Loute, Alain (dir.). 2019. *Valeurs de l'attention. Perspectives éthiques, politiques et épistémologiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Philosophie », p.213.
Hache, Emilie (dir). 2016. *Reclaim*. Paris, Editions Cambourakis.
Hache, Emilie. 2015. "The futures men don't see", in Debaise, D. et Stengers, I. (dirs).
2015. *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel, pp.121-134.
Harding, Sandra. 1993. « Rethinking Standpoint Epistemology : What is Strong Objectivity ? », in : Alcoff, Linda et Potter, Elizabeth (dirs). 1993 *Feminist Epistemologies,* New York & London, Routledge, pp. 49-82.
Haraway, Donna. 1988. « Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies,* 14 (3), pp. 575-599. Consulté le 28 août 2020. En ligne : https://philpapers.org/archive/harskt.pdf
Haraway, Donna. 2007. « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle », in Harraway, Donna. 2007. Manifeste cyborg et autres essais, Paris, Exils, p.112-113.
Herter, Anne-Véronique. 2018. *Le cri du corps -Harcèlement moral au travail : mécanismes, causes et conséquences*, Paris, Michalon Eds.
Hirigoyen, Marie-France, 2018. *Le harcèlement moral – La violence perverse au quotidien*, Paris, Pocket.
Hirsch, Marianne. 2014. « Postmémoire », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 118. Consulté le 02 septembre 2020. En ligne : http://journals.openedition.org/temoigner/1274
Jurdant, Baudouin. 2006. « Parler la science ? », *Alliage*, 59, pp. 57-63. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3517.
Latour, Bruno. 1997 [1991]. *Nous n'avons jamais été modernes - Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, Éditions La découverte.
Latour, Bruno et Woolgar, Steve. 1988. *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, Éditions La Découverte.
Laugier, Sandra. 2007. « Le care : enjeux politiques d'une éthique féministe », *Raison publique*, 6, pp. 29-47. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : http://www.raison-publique.fr/article203.html.

Laugier, Sandra. 2008. « L'ordinaire transatlantique », *L'Homme*, 187-188 | 2008, en ligne depuis January 2010, consulté le 22 août 2020. En ligne : http://journals.openedition.org/lhomme/29239
Laugier, Sandra. 2009. « L'éthique comme politique de l'ordinaire », *Multitudes*, 2 , 37-38), p. 80-88. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-80.htm
Laugier, Sandra. 2010. « L'éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, 3 , 42, p. 112-125. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : https://www.cairn.info/revue-multitudes-2010-3-page-112.htm.
Laugier Sandra, 2011. « Le *care* comme critique et comme féminisme », *Travail, genre et sociétés*, 2011/2 (n° 26), p. 183-188. DOI : 10.3917/tgs.026.0183. En ligne : https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2011-2-page-183.htm
Laval, Christian. 2003. *L'école n'est pas une entreprise. Le néo-libéralisme à l'assaut de* l'enseignement public. Paris, Editions La découverte.
Lazali, Karima. 2018. *Le trauma colonial. Une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*, Paris, La découverte.
Le Marec, Joëlle. 2002. « Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites », Habilitation à diriger des recherches, Paris, Université Paris 7. Consulté le 28 août 2020. En ligne : http://sciences-medias.ens-lyon.fr/scs/IMG/pdf/HDR_Le_Marec.pdf
Le Marec, Joëlle. 2013. « Le public, le tact et les savoirs de contact », *Communication & langages*, 1, 175, pp. 3-25. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2013-1-page-3.htm.
Le Marec, Joëlle et Faury, Mélodie. 2020. *Le métier à penser – Tisser des textes avec Baudouin Jurdant*. Paris, Editions des archives contemporaines.
Lemoine, Simon. 2017. *Micro-violences. Le régime du pouvoir au quotidien*, Paris, CNRS.
Macé, Marielle. 2019. *Nos cabanes*, Paris, Éditions Verdier.
Macé, Marielle. 2017. Sidérer, considérer, Paris, Éditions Verdier.
Macé, Marielle. 2016. *Styles – Critiques de nos formes de vie,* Paris, Gallimard.
Mathieu Marie, Mozziconacci Vanina, Ruault Lucile et Armelle Weil, « Pour un usage fort des épistémologies féministes », *Nouvelles Questions Féministes*, 2020/1 (Vol. 39), p. 6-15. Consulté le 28 août 2020. En ligne : https://www-cairn-info.scd-rproxy.u-strasbg.fr/revue-nouvelles-questions-feministes-2020-1-page-6.htm
Molinier, Pascale, Laugier, Sandra et Paperman, Patricia. 2009. *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Petite bibliothèque Payot.
Perec, Georges. 1989. *L'infra-ordinaire*. Paris, Éditions du seuil.
Nathan, Tobie. 2015. *Nous ne sommes pas seuls au monde: Les enjeux de l'ethnopsychiatrie*. Paris, Seuil.
Pestre, Dominique. 2003. *Science argent et politique – Un essai d'interprétation*, Paris, Editions Quae, 2003.
Pignarre, Philippe et Stengers, Isabelle. 2005. *La sorcellerie capitaliste*. Paris, Éditions La découverte.

Piron, Florence. 1998. « Responsabilité pour autrui et refus de l'indifférence dans trois dialogues avec de jeunes québécois et dans l'écriture scientifique – Essai anthropologique de l'expérience éthique », Thèse de philosophie, Québec, Université de Laval. Consulté le 28 août 2020. En ligne : https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/28493
Piron, Florence. 2000. « Responsabilité pour autrui et savoir scientifique », *Éthique publique*, 2, 2. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : http://journals.openedition.org/ethiquepublique/2672.
Piron, Florence, Regulus, Samuel et Djiboune Madiba, Marie Sophie (dirs). 2016. *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux. Pour une science ouverte juste, au service du développement local durable*, Québec, Éditions Science et bien commun. Consulté le 28 août 2020. En ligne : https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/justicecognitive1/
Piron, Florence. 2017. « Méditation haïtienne. Répondre à la violence séparatrice de l'épistémologie positiviste par l'épistémologie du lien », *Sociologie et sociétés*, Vol. XLIX, 1, p. 33-60. Consulté le 28 août 2020. En ligne : https://corpus.ulaval.ca/jspui/bitstream/20.500.11794/16322/1/Florence%20Piron%20Sociologie%20et%20socie%CC%81te%CC%81s.pdf
Porcher, Jocelyne et Despret.Vinciane. 2007. *Être bête*. Paris, Actes Sud.
Puig de la Bellacasa, Maria. 2012a. *Politiques féministes et construction des savoirs – Penser nous devons !,* Paris, L'Harmattan.
Puig de la Bellacasa, Maria. 2012b. « Technologies touchantes, visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative. » in : Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs). 2012. *Penser avec Donna Haraway,* Paris, Presses Universitaires de France.
Puig de la Bellacasa, Maria. 2012c. « 'Nothing comes without its world':thinking with care », *The Sociological Review*, 60:2. Consulté le 22 août 2020. En ligne : https://www.academia.edu/5302227/Nothing_comes_without_its_world_Thinking_with_care
Readings, Bill. 2013. Dans les ruines de l'université. Traduit de l'anglais par Nicolas Clavé. Montréal, Editions Lux.
Sarr, Felwine. 2017. *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle,* Montréal, Mémoire d'encrier.
Sonntag, Emmanuelle, 2018. *Charlotte écoute un max. Première formulation scientifique d'une sociologie-écoute*. Thèse de Sociologie, Université du Québec à Montréal, Consulté le 6 octobre 2020. En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02074754
Spivak, Gayatri Chakravorty. 2009. *Les subalternes peuvent-elles parler ?,* Paris, Editions Amsterdam, Paris.
Starhawk. 2011. *The empowerment manual. A guide for collaborative groups*. Gabriola Island, New Society Publishers. Consulté le 24 septembre 2019. En ligne : https://sustainabilitypopulareducation.files.wordpress.com/2014/05/the-empowerment-manual_nodrm.pdf
Starhawk. 2019. *Quel monde voulons-nous ?* Paris, Éditions Cambourakis.

Stengers, Isabelle. 2019. *Activer les possibles, dialogue avec Frédérique Dolphijn*, Noville-sur-Mehaigne, Editions esperluète.
Stengers, Isabelle. 2013. *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, Éditions La Découverte.
Stengers, Isabelle. 2002 [1997]. *Sciences et pouvoirs - La démocratie face à la technoscience*, Paris, Éditions La découverte.
Thoreau, François et Despret, Vinciane. « La réflexivité. De la vertu épistémologique aux versions mises en rapports, en passant par les incidents diplomatiques », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2014/2 (Vol. 8, n° 2), p. 391-424. Consulté le 20 juin 2020. En ligne : https://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2014-2-page-391.htm.
Vergès, Françoise. 2019. *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique éditions.
(de) Vigan, Delphine. 2009. *Les heures souterraines*, Paris, Eds Jean-Claude Lattès.
Woolf, Virginia. 2012 [1938]. *Trois guinées,* Paris, Les presses du réel.
Weber Florence, « Publier des cas ethnographiques : analyse sociologique, réputation et image de soi des enquêtés », *Genèses*, 2008/1 (n° 70), p. 140-150. Consulté le 28 août 2020. En ligne : https://www.cairn.info/revue-geneses-2008-1-page-140.htm
Zitouni, Benedikte. 2012. « *With whose blood were my eyes crafted ?* (D.) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité » in : Dorlin, Elsa et Rodriguez, Eva (dirs), *Penser avec Donna Haraway,* Paris, Presses Universitaires de France, pp.46-63.
Zitouni, Benedikte, 2017. *Revisiter les savoirs situés : l'objectivité et le monde coyote* .Arts situés, séminaire en prévision de l'ouverture prochaine du Musée du même nom à Liège, organisé par l'ULg. (13/11/2017). En ligne : http://hdl.handle.net/2078